

LETTRE III.

A M^{lle} A. P.

25 juillet 1850.

.....

C'est donc ici , ma chère sœur , au sommet de la montagne qui domine Vevey , que je vous prends avec nous pour vous mener jusque sur les bords du lac de Thun.

N'allez pas croire , chère amie , que , voyageant en Suisse , nous soyons pour cela toujours suspendus sur les bords d'effreux précipices , sans cesse exposés à nous briser contre un rocher ; non , la Suisse s'est fort humanisée depuis les jours où l'agilité du chamois n'était point de trop pour cheminer dans ces scabreuses contrées ; rien , au contraire , de plus agréable et de plus roulant que la route où s'avance notre voiture , au trot pesant de ses deux lourds chevaux. Le pays que nous traversons n'a rien de désert ou de sauvage ; loin de là. C'est un vaste plateau , légèrement ondulé , uniforme sans monotonie , coupé de bois , de prairies , couronné de hauts sapins et peuplé d'une foule de chalets , les uns petits et modestes , les autres vastes et élégants , aux façades sculptées , aux toits dentelés , et dont les portes sont couvertes de peintures grossières et pieusement allégoriques. Ici , une mère et deux jeunes enfants , groupés sur le seuil paisible de leur demeure , se pressant immobiles , le cou tendu , la bouche béante , écoutent , avec l'avidité d'un mélomane se pâmant aux merveilles de la symphonie pastorale , les glissements d'une valse serinée par un virtuose ambulante sur le clavier grinçant d'un clavecin portatif. Là s'avancent de longs chars pliant sous le foin embaumé , dont les fleurs ombragent et couronnent la tête fumante des grands bœufs attelés à leur timon léger , tandis que fermiers et fer-